

Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón
Milan, 22 janvier 2020

Texte de référence : L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, Générer des traces dans l'histoire du monde, Éditions Parole et Silence, Paris 2011, pp. 59-84.

- *Ballata dell'amore vero*
- *Give me Jesus*

Gloire au Père

Quand on chante, comme nous venons de l'écouter, « Tu peux posséder le monde entier mais donne-moi Jésus », est-on possédé ? Est-ce une construction dans sa propre tête ? Quelle expérience l'auteur de cette chanson a dû faire pour réaliser qu'il peut même posséder le monde entier, mais que cela ne lui suffirait pas pour vivre sans Jésus ! « Le matin, quand je me lève, donne-moi Jésus » Comment arriver à cette autoconscience, cette manière de se lever le matin, en étant surpris par cette pensée ? C'est évident : uniquement s'il se produit quelque chose dans notre vie qui rend une Présence familière au point de générer un moi qui ne peut s'empêcher de penser à Lui quand il se réveille le matin. Mais pour que cela arrive, il ne suffit pas de « parler » du christianisme en tant qu'événement, en le réduisant à une catégorie abstraite - une tentation à laquelle nous pouvons succomber, bien souvent-. Il faut faire l'expérience du christianisme en tant qu'événement. C'est ce qui arrive lorsqu'on tombe amoureux, parce que l'on fait une expérience telle que sa vie est saisie ! Comme nous l'avons vu dans les pages de *Générer des traces* sur lesquelles nous avons travaillé, « Pour se faire reconnaître, Dieu [le Mystère] est entré dans la vie de l'homme comme homme [...] de sorte que la pensée, l'imagination et l'affection de l'homme ont été "bloquées", attirées par Lui ». Le texte poursuit : « Cette rencontre est ce qui polarise continuellement notre agir, qui donne la signification et la synthèse de notre existence. En dehors de cela, rien ne peut provoquer la conscience de la nouveauté dans la vie ». C'est « une diversité qui attire » (pp. 37-39). Une catégorie abstraite n'attire pas comme l'être aimé. La catégorie "amour" n'attire pas comme la personne aimée !

Ainsi, pour comprendre vraiment ce que nous allons aborder aujourd'hui - comment naît la foi, comment la foi fait partie de l'événement chrétien - l'événement du Christ doit se produire, sinon la foi est quelque chose d'ajouté de l'extérieur, elle ne naît pas de nos entrailles comme réponse à cet événement. Giussani parle de « choc avec une irréductible diversité » et de « diversité qui attire ». À ce propos, je lis la contribution d'une personne qui vit loin et qui ne pouvait pas être ici ce soir : « Pendant cette dernière année - comme cela arrive à toutes les mères et tous les pères - mon mari et moi avons vécu une sorte de vertige à cause de nos enfants, notamment en regardant le plus grand affronter la vie dans le passage du lycée à l'université, les amitiés, etc... [un beau travail] L'autre matin, je commençais tard à l'école, et à un moment donné, mon fils, en me parlant, m'a dit : "J'ai enfin compris que la question n'est pas de savoir si tu fais ceci ou cela, mais comment tu fais les choses. Toi, par exemple, tu es une personne tellement certaine que tu es capable de faire des choses qui mettraient normalement dans l'embarras" [pour dire cela, il a dû le voir de ses propres yeux, ce n'est pas comme si sa mère le lui avait dit]. Et moi, je pensais à toutes les chaussettes que je ne trouvais pas [toutes les choses qu'elle faisait mal], à ma mauvaise cuisine le dimanche quand je veux faire bonne impression, au fait que je fais mille choses entre l'école et GS. Il me dit cela et je suis stupéfaite. "Certaine" de quoi ? Quelle certitude exprime ma façon de vivre ? Sûrement pas un discours, [pas une catégorie]. Quand nous parlons et que je tombe dans le "discours", il m'arrête tout de suite [Dieu merci, elle a un fils comme ça !]. Je suis rapport. Certaine d'un rapport qui, manifestement, me libère du consensus ou de l'embarras des autres. J'ai compris que la seule responsabilité que j'ai vraiment n'est pas de "me pré-occuper" de lui, mais de vivre ce qui me rend libre, vivre la foi en toute chose, sans censure [c'est le bien de la mère pour son fils : vivre tout sans censure à partir de la foi], parce

que - même si je ne m'en rends pas compte - ma satisfaction a plus de poids que mes soucis. Et vivre la foi en relation avec l'autorité, en suivant quelqu'un dans lequel le "comment" de la vie montre ce qui correspond au cœur aujourd'hui, dans ce monde, avec les questions que les circonstances ouvrent largement [c'est la paternité dont on parlait à la journée de début d'année]. Je voulais, à ce propos, te remercier pour la lettre que tu as écrite à la Fraternité le 2 janvier. Par rapport à une mentalité à laquelle je suis habituée à l'école, pour laquelle la prudence semble être souvent dictée par la peur, plus que par la responsabilité éducative, le regard que ta lettre pose sur la circonstance particulière que nous vivons recompose le "moi". En effet, la circonstance, acceptée comme une condition non secondaire de la vérification de la foi, éduque à un regard de vérité, qui te relance dans une relation libre et vraiment humaine, de sorte que l'on est à nouveau certain que sans le Christ nous ne pouvons rien faire, mais qu'avec Lui tout est nôtre ! ».

D'après l'école de la communauté, « Ce sont des visages, des personnes qui étonnent et saisissent par une identité qui apparaît plus vraie, plus en harmonie avec le cœur et qui n'est pas déterminée par l'ensemble des facteurs composant le climat social [qui affecte tout le monde, mais libère] ainsi qu'il est favorisé par le pouvoir et subi par tous ». (p. 39). Cela ne semble rien, mais c'est tout. Pourquoi ? Parce que notre amie illustre que, engagée dans les mêmes choses que tout le monde (être mère, aller à l'école, les circonstances, les défis), elle vit tout différemment, à tel point que même son fils perçoit en elle une « différence qualitative ». Cela suffirait pour vérifier combien de fois il nous est arrivé de faire l'expérience du christianisme comme d'un événement : si nous repartons frappés par la différence qualitative que nous avons constatée dans un fait, dans une réunion, dans une personne. Combien de fois avons-nous parlé de l'événement ? Il y en a à revendre ! Mais combien d'entre nous ont été surpris d'être repartis secoués par une rencontre ? Ici, le niveau statistique baisse, car nous pouvons tous parler de l'événement comme d'une catégorie, mais être secoué face à quelque chose qui se produit est une autre histoire. Mais attention, car nous ne sommes pas secoués parce qu'il se produit quelque chose de frappant : « La personne avec qui nous entrons en contact devient "rencontre" si nous la trouvons engagée de façon "différente" (avec une diversité qui attire) dans toutes les choses les plus banales. Autrement dit, cette personne dévoile et propose à notre existence une différence qualitative dans la manière de parler, de manger, de boire, si bien que nous sommes bouleversés de découvrir que manger et boire peuvent avoir une signification absolue, qu'une plaisanterie peut avoir une portée éternelle ». Don Giussani observe : « Imaginez combien ceux qui ont vu et entendu Jésus Christ ont dû être profondément frappés ! » (Ibid.). Cela ne fut pas possible uniquement face à la personne physique de Jésus au cours de son existence terrestre, après Jésus n'est pas « allé au diable ». Il y a encore des faits qui frappent de la même façon.

Le 23 décembre dernier, le plus jeune de nos trois enfants a eu dix-huit ans et, pour l'occasion, il a organisé une fête dans un local de notre quartier en invitant une cinquantaine de ses amis de l'école et de GS. Ma femme et moi sommes arrivés tard dans la soirée pour le gâteau et le toast. À un moment donné, les jeunes ont commencé à chanter des chansons « inhabituelles » pour leur âge, accompagnés à la guitare par un de leurs amis, et peu après, sur la petite place en face, un petit groupe d'entre eux s'est mis à entonner des chants alpins. Pour moi, tout cela, beau et normal.

Normal.

« Habituel », oui, je les avais déjà entendues tant de fois. Assis à dîner, à une table du local, il y avait quelques personnes étrangères qui ont participé involontairement à la fête. À un certain moment, l'un d'eux, suivi ensuite par d'autres, est venu vers moi avec un visage déconcerté en me disant d'une voix émue : « Je n'ai jamais rien vu de pareil ! ».

Vous voyez la différence ?

« Quelle façon d'être ensemble, ces jeunes ! Mais comment vous, parents, avez-vous fait ? Moi aussi, j'aimerais tellement que mes enfants vivent ainsi ! ».

Tu as fait un entraînement particulier pour être parent de cette manière ?

Non, au contraire.

As-tu suivi un quelconque cours théorique sur l'affectivité, la psychologie parentale ou quelque chose de similaire, comme beaucoup le font aujourd'hui ? D'où est venue cette diversité ?

Quel contre-coup quand j'entends ce type me dire ça ! Je lui ai répondu que nous n'avions rien fait du tout et en une fraction de seconde j'ai ressenti dans mon cœur une émotion énorme, j'ai vraiment perçu comment la présence d'un Autre était entrée avec force et avait donné un sens à cette fête qui auparavant était juste « belle » et qui était devenue ensuite rencontre avec le Christ, totalisant, là, à cet instant précis. Quelqu'un qui ne savait rien a « rendu la vue » à celui qui, comme moi, pensait déjà « tout » savoir. Quelle stupeur ! J'ai dit à ma femme : « Imagine que sans le “oui” de don Giussani au Christ, cette soirée n'aurait pas eu lieu et que personne n'aurait pu faire l'expérience de cette façon de vivre qui génère stupeur et envie ». Merci aussi pour ton “oui” qui nous aide chaque jour à regarder tout avec plus de vérité.

C'est impressionnant : les « païens » doivent venir, comme nous le voyons dans l'Évangile, pour nous faire réaliser ce que nous ne voyons plus (parce que nous nous y sommes habitués, tout est devenu « normal », déjà vu, habituel). Une fête. Nous en avons fait des milliers, mais la plupart du temps, pour nous, une fête n'est pas une occasion pour retracer, pour repérer l'événement qui se produit. Il faut quelqu'un présent à la même fête qui dise : « Je n'ai jamais rien vu de tel », en répétant, sans le savoir, deux mille ans après Jésus la phrase de l'Évangile qu'ils ont dite face à Jésus. Si nous sommes attentifs à ce qui se passe, nous pouvons vraiment comprendre le titre du chapitre que nous abordons maintenant : « La foi est une partie de l'événement chrétien » (p. 42). Pourquoi ? Parce qu'en étant magnétisés, polarisés, secoués, frappés, nous pouvons en venir à reconnaître, comme cette personne l'a fait, une diversité et nous pouvons en venir à dire, comme tu l'as fait, qu'une fête comme celle-ci ne pourrait pas avoir lieu sans le Christ. La foi ne naît pas d'une élucubration mentale. Ce qui t'a permis de faire mémoire du Christ, n'a pas été d'aller au temple, de réciter une prière ou de faire des ablutions, mais une fête. Comme au temps de Jésus, cela pouvait se produire lors d'un mariage, cela pouvait se produire sur un sycomore, cela pouvait se produire sur le chemin, sur la voie publique. C'est un événement qui se produit de manière imprévue en raison de cette exceptionnalité qui révèle la présence du divin. Et si ce type qui t'a dit ces choses était tombé sur Jésus, il aurait pu dire - mais pas comme on fait une citation - qu'il ne Le quitterait plus. Combien de fois ce mois-ci, nous est-il arrivé de ne pas vouloir quitter une personne rencontrée ? C'est pourquoi, d'abord, il y a le fait, l'expérience du fait, et ce n'est qu'ensuite que nous pouvons comprendre pourquoi la foi est une partie de l'événement, parce que si nous ne participons pas à l'événement chrétien, nous ne pouvons pas le reconnaître. À ce stade, nous pouvons comprendre la définition : « L'attitude de celui qui est touché par l'événement chrétien, qui le reconnaît et y adhère, s'appelle la “foi” ». (p. 42).

Nous sommes allés étudier ensemble quelques jours avec des amis, et j'ai eu un dialogue avec l'un d'entre eux qui m'a beaucoup touché. Il me racontait que son frère est athée. Lorsqu'il a connu le mouvement à l'université, cet ami essayait d'apporter, à son frère aussi, la vie qu'il avait rencontrée. Le fait est que pendant les vacances de Noël, il est rentré chez lui et son frère lui a dit qu'il voulait aller à la messe. Au point que cet ami lui a demandé : « Comment ça ? Que t'est-il arrivé ? « J'ai entendu un prêtre parler à l'université, j'ai envie d'aller à la messe », puis il lui demande : « Mais c'est quoi le mouvement de Communion et de Libération ? ». Cela me frappait, car cet ami me disait qu'il a répondu à son frère en partant des systèmes les plus grands (le charisme de don Giussani, l'école de communauté et tout le reste). Mais aucun des deux n'y comprenait plus rien.

Vous voyez comment nous revenons aux catégories abstraites ? Dieu fait se produire quelque chose, et nous faisons dans l'abstraction, nous expliquons la catégorie !

En effet, à un moment donné, son frère lui dit : « Écoute, je ne comprends rien à ce que tu dis... » Heureusement qu'il lui a dit !

« Mais j'ai vu comment toi et tes amis étiez ensemble quand vous êtes venus au petit déjeuner, ici, à la maison cet été. »

Pas besoin d'expliquer la catégorie « événement », le frère a vu quelque chose de différent dans leur façon d'être ensemble au petit déjeuner.

Pourtant, si je pense à ce petit déjeuner, nous avons voyagé toute la nuit parce que nous partions en vacances, nous sommes donc arrivés défaits, sonnés par les kilomètres, nous arrivions à peine à nous dire deux mots. nous n'étions pas - comme tu nous le dis souvent - dans un moment de performance ou au maximum de nos forces, et pourtant il a vu en nous une vie nouvelle. Dans le dialogue qui a suivi, il s'est avéré que, d'une part, il est dramatique que je désire que mon frère, un de mes amis, une personne qui m'est chère, puisse rencontrer ce que j'ai rencontré, je désire que l'autre puisse rencontrer Jésus, mais, d'autre part, il est libérateur de reconnaître que je ne le fais pas se produire, et que Lui se sert de moi. Cela se produit à travers moi, mais ce n'est pas moi, ce n'est pas mon habileté qui le fait arriver. Pendant ces journées d'étude, cela a été pour moi vraiment libérateur dans les rapports que j'avais aussi devant moi, c'est-à-dire que cela m'a fait retrouver la grâce que j'ai reçue à travers cette rencontre.

Par rapport au désir de communiquer aux autres ce que tu as rencontré, qu'as-tu appris de ce que tu as raconté ? Comment se communique-il ?

Quand je pense à...

Restes sur ce que tu as raconté, n'ajoute rien car tu te tromperais !

Ce n'est pas une explication, mais une amitié, une vie en actes qui communique.

« Une vie en actes ». Il se communique en vivant, en mangeant, en buvant, en prenant le petit déjeuner même à moitié endormis. La première chose qui vous a surpris, c'est que ce garçon a été surpris par quelque chose alors que vous étiez là comme des zombies. Même à ce moment-là, quelque chose peut passer - parce que le Christ se moque de la façon dont nous nous sentons -. La seule question est de savoir si nous sommes tellement immergés dans l'expérience qui nous génère qu'à un certain moment la nouveauté se communique, presque malgré nous. Ce qui se communique aux autres n'est pas notre performance, mais une diversité qui - comme nous le voyons et comme le dit le texte, attention ! -, est quelque chose de différent de nos images, de nos stratégies, mais en même temps elle « correspond de manière originelle aux attentes profondes de notre personne » (p. 43). Mais c'est précisément parce qu'il est différent de nos images, parce que nous communiquons d'une manière totalement autre, diverse, différente, que nous sommes mis au défi. Que faut-il pour être disponibles à cette diversité ? La chose la plus simple : la sincérité. Pas besoin d'une performance, ou de qui sait quelle stratégie ; il suffit simplement de se laisser toucher par ce qui arrive, « La foi consiste à avoir la sincérité de reconnaître, la simplicité d'accepter et l'affection pour se lier à une telle Présence. » (ibid.). Il est impressionnant de voir que don Giussani décrit la foi en parlant d'une chose aussi simple : la sincérité.

Samedi dernier, un grand ami a organisé une fête pour son cinquantième anniversaire. Et il a invité tous les amis qui lui sont proches depuis des années. Au final, nous étions vraiment nombreux, environ cent cinquante personnes. Parmi ces invités, il y avait aussi un ami très cher, avec qui j'ai pratiquement grandi, mais qui depuis au moins dix ans a abandonné le mouvement et qui, de plus, vit dans une autre ville pour des raisons professionnelles. Les raisons de son détachement par rapport à notre expérience étaient principalement liées à des querelles et des malentendus entre amis de la communauté, jamais guéris. Les rares fois où je l'ai vu, il restait une ultime distance qui me semblait inguérissable. La fête ne s'est pas déroulée exactement comme je l'avais prévu. Un peu déçu, la nuit même et le lendemain matin, j'ai pensé à cet ami qui était arrivé de loin exprès : « Qu'aura-t-il vu pendant et après le dîner ? Une situation qui n'est pas à la hauteur de notre expérience ! ». De manière inattendue, deux jours plus tard, tôt le matin, il m'appelle au téléphone. Il voulait me faire part de sa profonde gratitude pour la soirée. Il m'a dit que pendant toutes ces années, il a cherché et recherché partout un lieu ou des amis à la hauteur de son désir de plénitude, mais rien à faire, ce n'est qu'en étant avec nous l'autre soir qu'il a été confronté au choc d'une diversité évidente et pleine, qui transparaissait dans chaque geste : à table avec nous, pendant les chants, dans la façon de servir les plats, dans la façon de le regarder et de l'accueillir à nouveau après tant d'années. Pour finir par dire : « J'ai besoin d'être avec toi, j'aimerais recommencer, certains rapports, je ne veux plus les

perdre ; je ne sais pas si le Christ a à voir avec tout ça, mais je crois sûrement que oui ! Je suis resté pétrifié ! Ce soir-là, dans cette tentative, pensée et commencée avec les meilleures intentions du monde, mais, qui, de mon point de vue, s'est révélée par la suite un peu maladroite à bien des égards, et m'avait laissé un goût amer, pour lui, l'Événement s'était à nouveau produit ! Dans notre tentative, plus ou moins maladroite, cela s'est avéré être une grâce pour lui et, pendant qu'il me le disait, pour moi aussi ! Grâce qui utilise tout pour se produire, même notre misérable tentative. Tout ce dont nous avons besoin, ce sont des yeux dans le besoin et disponibles pour le voir.

Notre tentative maladroite. Au fond, nous ne savons pas faire autre chose que des tentatives maladroites, mais ce sont justement celles que le Mystère utilise pour communiquer une diversité. Nous avons fait de notre mieux pour faire une belle fête qui ne nous semble peut-être pas réussie après, et quelqu'un qui pourrait être sceptique car il a été déçu par le passé - pas un nouveau qui ne savait encore rien, pur, limpide, mais quelqu'un encroûté par un déjà vu -, à cause de la blessure qu'il a, voit ce que nous ne voyons plus. Le fils prodigue voit ce que le fils aîné ne voit plus. L'histoire se répète ! Au point d'affirmer : « Je ne sais pas si le Christ a à voir avec tout ça, mais je crois vraiment que oui ! Comme vous le voyez, la foi, la reconnaissance du Christ, jaillit de l'expérience, même face à une tentative maladroite. Un fait, comme celui que tu as raconté, ne peut se produire qu'en vertu de quelque chose d'autre. Mais parfois, au lieu de cette sincérité (que n'importe qui peut avoir - même celui qui est parti depuis des années - car aucune prédisposition particulière n'est nécessaire), quelque chose d'étranger s'introduit dans la vie quotidienne qui nous empêche de regarder les choses avec simplicité.

C'est justement ce qui m'a touché. En lisant le texte de l'école de communauté, je me suis rendu compte que don Giussani, lorsqu'il parle de la foi comme d'un événement qui t'implique, utilise le mot « étranger » pas moins de six fois dans une page, indiquant que nous introduisons des facteurs étrangers qui n'ont rien à voir avec l'événement et nous font perdre le contact avec la réalité. Alors je me suis dit : « Mais pourquoi insiste-t-il autant, au point de répéter sans cesse le même mot dans une page ? » Et en regardant ma vie, je me suis rendu compte que c'est vrai, chaque heure, j'insère des facteurs étrangers. Et quelques exemples me viennent à l'esprit : quand j'insère des facteurs étrangers dans les rapports les plus vrais, je les abîme ; quand je pense à la journée le matin, si je ne pars pas de ce qui arrive et de ce qui me frappe, je me complique la vie ; quand je rencontre une nouvelle personne, si je la réduis à ce que j'ai en tête, je la perds immédiatement. Alors, je me suis dit : « Don Giussani a raison, je continue à insérer des facteurs étrangers ». Mais ce n'est pas parce que je le dis que ces facteurs étrangers disparaissent comme par magie.

Ils ne disparaissent pas parce que l'on s'en rend compte.

Exactement. Aussi parce que je les vois tous. Puis j'ai compris que la question sérieuse qui est la mienne est autre, il ne s'agit pas d'analyser ces facteurs. Je suis dans le mouvement depuis longtemps, mais cela ne me suffit pas pour surmonter les facteurs étrangers d'aujourd'hui.

Heureusement, car cela te libère, au moins, de ton moralisme.

Eh, au moins de ça !

Malheureusement, beaucoup s'imaginent encore qu'ils peuvent y arriver grâce à leur performance.

C'est vrai. J'ai compris que je suis anxieux par rapport à la performance, tout comme parfois je ne fais pas confiance à l'autorité, d'autres fois je pense que mon idée est meilleure que celles des autres, mais ce n'est pas le problème.

Nous sommes déjà deux à le penser !

Le problème est si je décide de faire un travail sur ce que Lui a introduit dans ma vie. C'est ça, ma question sérieuse.

Quel travail ?

Prendre au sérieux ce qu'Il a introduit dans ma vie, qui est plus fort que mes facteurs étrangers, que mes incohérences et que mon incapacité. Cela signifie qu'il y a de la place pour moi, même si je suis méchant, même si je suis pécheur, parce qu'il y a toujours une possibilité pour moi, mais je dois faire un travail sur ce que Lui introduit dans ma vie.

Quelqu'un a fait ce travail ? Quelqu'un a-t-il été surpris en voyant le Christ être vainqueur malgré l'introduction de facteurs étrangers à l'expérience ?

Lors d'un petit groupe d'école de communauté, une amie, mère d'un ami gravement malade, est intervenue en disant que pendant les vacances, son frère était mort subitement. Quelques jours plus tard, de façon tout aussi imprévue, son fils était sorti de l'hôpital. Elle s'est retrouvée dans les deux cas (l'un dur et l'autre beau) à les vivre de la même manière, c'est-à-dire comme un appel, et elle disait donc qu'elle ressentait une gratitude. Puis une amie l'a pressée en lui demandant : « Pourquoi n'as-tu pas fait de reproches au Seigneur face à la mort de ton frère ? » Elle a répondu : « Je ne peux pas Lui faire de reproches, car l'expérience que je fais ces derniers mois avec mon fils m'apprends que rien ne nous appartient et qu'il existe un dessein bon pour tout le monde. Je ne pourrais pas regarder les choses si je ne pensais pas à cela ». J'étais arrivée à l'école de communauté avec une blessure ouverte - un facteur étranger - dont j'attribuais la cause à un fait douloureux pour moi, et ses paroles m'offraient la clé pour y faire face, différente de ce que je pensais, et en même temps ils donnaient un caractère concret désarmant aux pages de l'école de communauté (celles du septième point) que j'avais également lues, mais qui étaient restées en quelque sorte « muettes ».

Ceci est fondamental du point de vue de la méthode, sinon nous nous compliquons la vie en essayant de comprendre dans l'abstrait les mots de l'école de communauté, en tournant en rond dans notre tête, au lieu de partir d'un fait qui facilite la compréhension de ce que nous lisons.

En fait, cette intervention m'éclairait sur l'insistance du Gius sur la position « simple et sincère » face à l'événement, dans laquelle il n'y a rien « d'étranger dans le rapport avec la réalité » (p. 44) et qui nous permet de regarder les choses avec simplicité. Écouter cette amie m'a éclairée, car bien souvent, face à un fait qui arrive, surtout s'il s'agit d'un fait avec lequel j'entre en conflit d'une manière ou d'une autre, ou si c'est quelque chose de dur, je pense que le problème est le fait, et je m'en prends donc au fait. Au contraire, ce qu'elle disait me faisait comprendre que le problème n'était pas le fait (dans son cas, la mort de son frère, donc une chose importante), mais ce que le fait révélait de ma position. Je cite Gius : « Notre position face à l'événement de Jésus Christ est la même que celle de Zachée [...] [ou] de la veuve » (p. 42). C'est devant le fait qui arrive que je réalise la position que j'ai. Sur quoi repose ma position ? Sur l'expérience d'un amour. Gius dit : « Pour pouvoir connaître, il faut avoir une attitude d'ouverture, c'est-à-dire d'“amour”. Sans l'amour, il ne peut y avoir de connaissance » (p. 44). J'ai donc pensé à moi pendant qu'elle parlait, et je me disais : « Mais, moi, d'où est-ce que je tire ma position face à ce que je ne comprends pas, à ce qui me fait souffrir, à ce qui me fait mal ? »

Chacun doit se demander où il va la chercher. Pour qu'avec cette question, il entre en dialogue avec tout le monde.

Ma position repose, ou non, sur une expérience d'amour d'abord, puis sur un jugement. Voilà - et ici j'ai compris - : il y a une position d'abord en moi qui repose, ou non, sur l'expérience que je fais, dans le jugement de cet Amour, de ce Bien qui a pris ma vie. Et quand je ne le considère pas, alors la colère, la récrimination, le ressentiment m'ôtent la vue et m'empêchent d'exister, littéralement. Redécouvrir que la consistance de ma vie se base sur un jugement qui se joue dans tous les replis de la vie, m'a ouvert un horizon que je ne pouvais pas imaginer. Cette intervention a été fondamentale pour moi. Tout d'abord, elle m'a libéré de ce qui me faisait mal depuis si longtemps, parce que j'ai pu immédiatement le regarder en face et le juger, et ensuite parce qu'elle m'a permis de commencer à regarder les faits qui se présentent à moi, de quelque nature qu'ils soient, non pas comme des choses à résoudre, mais comme des alliés, parce qu'ils me font la « faveur » de me révéler la position que j'ai prise en fait sur l'Amour qui a investi ma vie.

C'est crucial : le problème n'est pas ce qui arrive, mais notre position par rapport à ce qui arrive, car si nous n'avons pas la bonne attitude, nous ne comprenons pas, dit l'École de la Communauté. « En réalité, seule cette ouverture vivante à l'objet, qui devient une affection, peut permettre à celui-ci de nous toucher pour ce qu'il est (*affici* signifie “être touché par”) ». Pourquoi est-ce crucial ? Parce que « L'œil de la raison ne peut voir que s'il est soutenu par l'affection, qui exprime déjà le jeu de la

liberté » (p. 45). Impressionnant : nous ne pouvons vraiment regarder la réalité que lorsque nous sommes tellement pris par une affection qu'elle nous ouvre grand les yeux, que nous ne regardons pas seulement par le trou de la serrure. Et si nous n'arrivons pas à ouvrir les yeux pour voir la réalité, alors, pour essayer de sortir d'une situation qui nous blesse, nous transformons le christianisme en un effort titanesque. Il suffirait d'élargir le regard et tout deviendrait différent, car la nature du christianisme apparaîtrait : « La foi fait partie de l'événement chrétien parce qu'elle fait partie de la grâce que l'événement représente » (p. 46). Sans cet événement, je ne pourrais pas avoir ce regard élargi à toute la réalité. Nous en avons fait l'expérience. Quand on tombe amoureux, la présence de l'être aimé élargit le regard envers toute chose. De la même façon, votre présence de parents ouvre le regard de votre enfant, et tout devient différent. C'est la valeur du fait qui se produit : l'événement, dit Giussani, « exalte [...] la capacité de connaissance de la conscience, adapte l'acuité du regard humain à l'exceptionnelle réalité qui le provoque », empêchant l'homme de la réduire à sa propre mesure. C'est ainsi que le Christ est vainqueur en nous. « On l'appelle *grâce de la foi* » (Le risque éducatif, Éditions Nouvelle cité, Bruyères-le-Châtel, 2006, p. 140). Avoir cette ouverture est une grâce : la foi me permet de voir. C'est très simple : le frère athée voit quelque chose de différent au cours d'un petit déjeuner, l'ami qui est parti il y a des années voit la diversité d'une fête et reconnaît qu'elle a quelque chose à voir avec le Christ. Il n'est besoin d'aucune capacité particulière, il faut juste la simplicité d'adhérer - c'est cela le travail à faire - à ce qui arrive, sans le remplacer par des stratégies, expression de notre moralisme. Il s'agit simplement de demander, car la foi atteint ainsi un point culminant au-delà de la raison : « La foi », lisons-nous dans l'école de communauté, « est raisonnable en tant qu'elle fleurit aux confins de la dynamique de la raison, comme une fleur de grâce à laquelle l'homme adhère par sa liberté » (p. 48). Toutes ces phrases seraient pour nous du chinois, nous les survolerions sans en comprendre à minima la signification, si nous ne partions pas de l'expérience. Mais alors comment fleurit cette fleur de grâce qu'est la foi ?

J'ai été immédiatement frappée par le point de l'école de communauté à propos de la demande : « Ainsi la demande surgit devant une Présence, sans quoi ce n'est pas une demande raisonnable » (p. 50). Je me suis souvenue de quelque chose qui m'est arrivé juste avant Noël avec un ami. Je l'avais rencontré à l'université, c'était un camarade de classe, nous étudions pour les examens ensemble, souvent dans la salle des représentants des étudiants. Il remarque que cette pièce est pleine de tracts, de phrases chrétiennes ici et là, et me demande de quoi il s'agit. Nous sommes devenus très amis et, une fois, je l'ai invité aux exercices spirituels du CLU. Il vient, je le présente à mes amis et il est très impressionné. Puis, après l'université, entre une chose et l'autre, nous ne nous sommes plus revus pendant un certain temps. Et justement, peu avant Noël, il commence à m'envoyer des messages en me demandant de nous voir. Il m'écrit : « Je dois te raconter une chose absurde, je n'en ai parlé pratiquement à personne, je t'attendais pour en discuter ». Il me parle alors d'une fille qu'il connaît bien et qui a tenté de se suicider. La discussion arrive donc sur : qu'est-ce qui résiste alors ? Nous parlons un peu, jusqu'à ce qu'il me dise : « Écoute, tout ce que je sais, c'est que dès que j'ai appris cette nouvelle, j'ai pensé à toi et à la compagnie du mouvement. J'aimerais qu'elle vous connaisse ». Qu'est-ce que cela veut dire, que la demande ne peut surgir que devant une présence, sinon elle est déraisonnable ? Cela signifie qu'à cause de ce qu'il a vu et vécu avec moi et mes amis, cette question sur le sens de ce qui était arrivé et ce qui résiste quand les circonstances se font difficiles, il ne pouvait la poser qu'à moi. Il a attendu pour me la poser à moi, mais pas à moi parce que je suis une grande, mais à cause de cette Présence qu'il a vue en moi et dans ceux du mouvement, Présence dont il comprend évidemment que cela a quelque chose à voir avec le besoin qu'il a. La deuxième chose qui m'a frappée, c'est que cela m'a fait réfléchir à ce qui me sauve aujourd'hui. Car lorsqu'il m'a dit : « J'ai pensé à toi et à la compagnie du mouvement », j'ai eu envie de lui répondre instinctivement : « Tu sais, en réalité ce n'est, ni moi, ni la compagnie du mouvement qui pouvons sauver ton amie ». J'ai réalisé, qu'il y a en moi un jugement qui est toujours plus sûr, et que ce qui rend exceptionnels, la compagnie, moi, les rapports et toutes les circonstances, ne sont pas les choses en elles-mêmes, mais la possibilité de pouvoir dire Tu à l'intérieur de toutes ces choses. Sans ce Tu, même le

mouvement serait, au fond, un très grand bluff : quelque chose qui te fait certainement ressentir toute sa chaleur humaine, mais qui n'apporte finalement aucune nouveauté, et ne te sauve certainement pas. Il faut vraiment arriver à dire ce Tu, sinon tout perd de sa consistance et les choses, les rencontres, passent sans laisser de trace. Pour moi, c'est ça la mémoire : que je peux aujourd'hui, dans la rencontre avec les personnes et dans les choses qui m'arrivent, reconnaître ce Tu, né il y a deux mille ans, mais vivant encore aujourd'hui.

La dynamique rationnelle s'arrête, elle ne peut pas ne pas s'arrêter - comme tu le dis - si l'on est loyal avec l'impact qu'elle provoque, dans le « Tu ». « Il faut vraiment arriver à dire ce Tu, sinon tout perd de sa consistance et les choses, les rencontres, passent sans laisser de trace ». C'est comme si un petit enfant, voyant tout ce que cette femme fait pour lui, ne disait jamais : « Maman ». Il dit cela parce qu'il lie tout ce qui lui arrive, tout ce que cette femme fait, à sa présence. Car les choses que la mère fait, passent, mais ce qui demeure c'est sa présence à laquelle le fils s'attache de plus en plus. Si tout ce qui arrive n'est pas pour augmenter cette familiarité avec ce Tu, si nous n'arrivons pas jusque-là, il n'y a plus trace de rien, tout disparaît. On doit se rendre compte de cela.

À l'école, notre directrice, qui est du mouvement, essaie de nous faire faire un parcours sur les trois prémisses du Sens religieux. On a fait un collège d'enseignants sur la première des trois prémisses. Moi, j'avais honte de dire quoi que ce soit. Puis la directrice est arrivée et a commencé à nous poser des questions, avec, soudain, un beau visage, très reconnaissante, très reconnaissante d'avoir rencontré le Christ dans sa vie. Quand je l'ai vue comme ça, mon cœur s'est mis à battre à cent à l'heure, comme lorsque j'ai quelque chose à dire et que si je ne le dis pas, je suis idiote. Immédiatement après, en fait, j'ai raconté quelque chose qui m'était arrivé la veille en classe, et d'où est née, ensuite, une discussion avec mes collègues. Une discussion normale, mais j'étais enfin présente et j'étais moi-même. Ce qui m'a étonné, c'est la liberté soudaine que j'ai ressentie, au point de leur parler de moi, après avoir passé toute la matinée à me cacher, et ce, uniquement parce que je l'avais vue comme ça. Son visage changé a changé le mien, sa façon de reprendre conscience de son histoire m'a aidé à reprendre conscience de la mienne. Ce qui m'a frappé le plus dans tout cela, c'est que dans les heures qui ont suivi, j'ai effacé ce fait, comme je le fais presque toujours, c'est-à-dire que je l'ai vraiment « bypassé » Puis, le soir, une amie m'a envoyé un mail pour me parler d'un travail qu'elle fait en classe, un mail que j'ai lu des heures plus tard, car j'avais autre chose à faire, et, que de toutes façons, il me semblait que cela ne me concernait pas. Puis, elle m'a écrit un message en insistant : « Lis-le ». Alors, je l'ai lu. C'était sur Le Hobbit de Tolkien et cela parlait des deux positions du personnage de Bilbo Baggins, l'une face à la réalité et l'autre face à ses propres pensées. Quand je l'ai lu, d'instinct, je lui ai répondu : « C'est exactement ce qui m'est arrivé aujourd'hui ! » et je lui en ai parlé et en lui en parlant, j'ai pris conscience de ce qui m'était arrivé. La chose qui m'a le plus étonnée est celle-ci : que non seulement Toi, Jésus, tu arrives alors que je suis mesquine et que je me cache, mais que tu me fais aussi la grâce de réaliser que tu t'es produit, car d'habitude je Te « bypassé ».

C'est la grâce. C'est la grâce qu'Il fait advenir, sinon on passe à côté sans même s'en rendre compte. Mais la rencontre, comme l'a décrit notre amie, est le début d'un chemin. Quelqu'un a-t-il surpris en lui ce début de chemin ?

Lors de la journée de vente de Traces (celle du mois missionnaire), nous avons vendu la revue à tour de rôle dans la faculté. Après mon tour, je vais en cours et je pose un Traces sur la table parce que, dans la précipitation, j'avais les mains pleines. De façon inattendue, le garçon assis à côté de moi, intrigué par le titre, m'a demandé s'il pouvait y jeter un œil. Je pense : « Bon, il ne connaît pas CL, mais quand il réalisera que c'est une revue chrétienne, il la jettera à coup sûr ». Je le revois quelques jours plus tard, et lui, en fait, me demande si on peut discuter. Il me raconte son chemin de foi (il vient d'Afrique, il a été protestant, puis sceptique, et, finalement, il reconnaît, grâce à certains faits, que Dieu agit dans sa vie) et me pose des questions difficiles qui ont surgies en lisant le texte de la journée de début d'année (qui était dans le Traces que nous vendions), et dont il me fait un résumé

précis - alors que moi, je ne me souvenais même pas de quoi elle parlait ! -, heureux d'avoir quelqu'un avec qui en parler, pour cheminer ensemble. Moi, j'étais émue car ma tentative avait été nulle - je ne voulais pas lui vendre Traces - et cette rencontre a été pure grâce. Nous avons continué le dialogue ces derniers mois. La sincérité et la simplicité avec lesquelles il se pose ces questions me déconcertent. C'est pourquoi, j'ai voulu lui faire connaître quelqu'un de la communauté. La semaine dernière, j'ai donc déjeuné avec lui et un de mes amis. Ce déjeuner a également été bouleversant en raison de la simplicité avec laquelle il nous posait des questions et sa disponibilité pour écouter mon expérience et celle de mon ami. Il nous a touchés parce qu'à un moment donné, il nous a demandé : « Comment faites-vous pour avoir la foi ? Pourquoi êtes-vous chrétiens ? » Nous lui avons donc parlé de notre expérience et de la rencontre qui nous est arrivée. Ce fait me frappe parce qu'il m'a fait comprendre tout d'abord que la première chose qui doit arriver est une grâce : cet événement n'est pas quelque chose que je produis, c'est un Autre qui émerge et se manifeste, également à travers moi. Mais cela ne suffit pas, car il est vrai que sans la liberté qui adhère à cette présence exceptionnelle, il n'y a pas de foi. La veille, en effet, cet ami de la communauté nous a raconté qu'il avait un rendez-vous à midi avec un autre jeune pour une place dans un appartement, mais dès qu'il a compris qu'il faisait partie d'un mouvement religieux, ce garçon s'est levé et il est parti, laissant mon ami avec son sandwich à la main. Il faut vraiment une reconnaissance amoureuse et la simplicité d'adhérer à quelque chose d'exceptionnel qui se produit. Les questions qui ont surgies chez mon camarade de cours lors de la lecture de la journée de début d'année, le rapport avec moi, le déjeuner avec mon ami, sont le début d'un chemin, pour lui mais aussi pour moi. Au déjeuner, en effet, il nous disait qu'il veut devenir catholique, qu'il fait un chemin vers le baptême, pas tout de suite, mais à son rythme, parce qu'il a tant de choses à comprendre. Il était dans une attitude de véritable demande, de recherche, à un certain moment il nous a même demandé si nous croyions vraiment, par exemple, que Jésus avait marché sur les eaux... Mais toutes ces questions lui permettaient de regarder avec simplicité ce qu'il avait devant lui (nous, la journée de début d'année, certains témoignages racontés dans Traces, n. 9/2019) en essayant en toute chose de faire un pas sur le chemin de la foi.

Ces deux exemples dans ton récit nous font comprendre comment la liberté est toujours en jeu, même dans le moment le plus beau et le plus éclatant, dans lequel ce garçon africain est entraîné, lorsqu'il semble qu'elle n'est pas impliquée (comme on le pense parfois). Et la réaction de l'autre garçon, qui dès qu'il perçoit que ton ami a quelque chose à voir avec un mouvement religieux, se lève et part, implique sa liberté. Pour ceux qui se laissent toucher, un chemin s'ouvre. La rencontre présente a suscité chez le jeune Africain le désir, comme nous l'avons entendu, de devenir chrétien, elle lui a fait entamer un chemin vers le baptême, pas tout de suite, mais à son rythme, parce qu'il a tant de choses à comprendre. Qu'a-t-il à comprendre ? Que veut-il comprendre ? C'est une urgence très juste, en voulant faire un pas aussi important que celui de recevoir le baptême. C'est la valeur du dernier point de l'école de communauté (« Un fait dans le présent, un fait dans le passé » p. 52) : on ne peut pas faire une rencontre sans chercher à en saisir l'origine. Où une rencontre présente prend-elle racine ? Ce jeune homme doit le découvrir, et c'est pour cela qu'il s'intéresse à Jésus. Mais quel est le rapport entre Jésus et le fait de vous avoir rencontré à l'université ? C'est pourquoi, si le passage d'un fait dans le présent à un fait dans le passé n'a pas lieu en nous, la question fatidique réapparaîtra cycliquement - non pas chez le nouveau venu, mais en nous qui sommes ici - : après avoir vu quelque chose de nouveau dans la vie et toutes les choses frappantes que nous nous racontons chaque fois, pourquoi, à la fin, devons-nous dire : « Jésus » ? La question habituelle ! Dit autrement : quel est le rapport entre ce que je vis dans le présent et Jésus, un personnage d'il y a deux mille ans ? Pourquoi ce garçon doit-il se faire baptisé ? Comme vous le voyez, le passage du dernier paragraphe du premier chapitre de l'école de communauté est crucial, et si nous ne nous en rendons pas compte, nous continuerons à poser cette question. La rencontre est le début d'un chemin qui nous ramène à l'origine. Comme Polycarpe, qui, lorsqu'il a rencontré Jean, s'est demandé d'où naissait cette diversité et n'a pas pu ne pas arriver à la rencontre de Jean avec Jésus. Giussani dit que cela vaut aussi pour nous aujourd'hui, et pour ce garçon : lui aussi essaie de comprendre. Il y a deux directions qui décrivent la dynamique de l'événement chrétien, et nous devons les suivre toutes les deux si nous voulons comprendre : un

événement du passé se répète dans le présent avec toute son exceptionnalité (c'est la nature de l'événement chrétien qui n'est pas resté dans le passé il y a deux mille ans, comme le disait l'un des intervenants) ; un événement du présent ne peut être expliqué de façon adéquate qu'à travers un événement du passé dont il est l'expression aujourd'hui. Avec cette clé de compréhension, nous pouvons comprendre pourquoi ce garçon, pour arriver au baptême en pleine conscience, doit commencer à comprendre que le sens de la vie se trouve dans un événement présent qui a toute une histoire derrière lui et qui a son point de départ dans ce Jésus qui est né de la Vierge, dont nous avons célébré la naissance à Noël, qui est mort, est ressuscité et continue à être présent parmi nous. Ainsi, il ne sera pas abscons et abstrait de demander le baptême, car la découverte que la correspondance exceptionnelle dont il fait l'expérience n'est possible que parce que le Verbe s'est fait chair. Il aura ensuite tout le temps, comme nous, de comprendre ce qui est décrit de façon très belle et synthétique dans la phrase de l'ermite Laurentius avec laquelle le chapitre se termine : « Il m'a été dit : tout doit être accueilli sans une parole et médité dans le silence ; alors je compris que peut-être toute ma vie ne suffirait pas pour prendre conscience ce qui m'était arrivé. Et ton souvenir me remplit de silence ».

La prochaine école de communauté aura lieu le mercredi 26 février à 21h.

Ce mois-ci, nous démarrerons le deuxième chapitre de *Générer des traces*, en abordant le premier point intitulé : 1. L'ÉVÉNEMENT PERDURE DANS L'HISTOIRE À TRAVERS LA COMPAGNIE DES CROYANTS. Essayons de ne pas tourner la page, en oubliant ce que nous avons dit jusqu'à présent, comme si cela n'avait rien à voir avec l'origine, car le point est exactement comme cette origine, cet événement initial perdure dans l'histoire. Et nous pourrions ainsi comprendre pourquoi, lorsque nous voyons cela se produire dans le présent, nous disons : « Jésus ». Nous travaillerons également sur le deuxième point intitulé : 2. L'ÉLECTION : LOI GÉNÉRATIVE ET DYNAMIQUE DE LA « COMPAGNIE »

Banque pharmaceutique (en Italie). Cette année, à l'occasion du 20^{ème} anniversaire de la Banque pharmaceutique, la Journée de la collecte du médicament durera une semaine entière, du 4 au 10 février (le jour principal sera le samedi 8 février). La nécessité d'étendre la collecte à une semaine est due au besoin de répondre à la croissance continue de la pauvreté sanitaire des familles et des personnes vivant dans la pauvreté. Pour que l'initiative puisse avoir lieu, il faut des volontaires, en particulier le samedi 8 février. Vous pouvez donner votre disponibilité en contactant la Banque pharmaceutique. Vous pouvez trouver toutes les références sur leur site web.

En ce moment, en Italie et à l'étranger, des messes sont célébrées pour commémorer le 25^{ème} anniversaire de la reconnaissance de la Fraternité et le 15^{ème} anniversaire de la mort de don Giussani. C'est un geste de remerciement, comme nous l'avons entendu dans plusieurs discours, car il nous aurait été impossible de réaliser ce qu'est la foi sans la grâce accordée à don Giussani. Il me semble donc que nous avons beaucoup à remercier. Ce que nous avons reçu est un cadeau précieux. Les circonstances que nous vivons, si souvent dramatiques aussi, nous font comprendre de plus en plus la valeur de cette grâce.

Veni Sancte Spiritus.

Bonne soirée à tous.